

J'avais
une île

Lorenza Pieri

J'avais une île

*Traduit de l'italien
par Julia Nannicelli*



Titre original : *Isole Minori*

Publié par Edizioni e/o en 2017.

© Lorenza Pieri, 2016.

© Librairie Générale Française, 2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0416-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*« Ce que tu crois être un petit point sur la terre,
fut tout pour toi. »*

L'Île d'Arturo, Elsa MORANTE.

PREMIÈRE PARTIE

(1976-1977)

Le matin, nous étions allés voir les dauphins. En barque, nous avons suivi leurs dos luisants pendant une bonne demi-heure, puis ils étaient partis trop loin et papa devait rentrer. C'était pour moi la première fois.

Nous étions à la fin du mois d'août 1976. En général, la fin des vacances des autres marquait le début des nôtres. Les touristes regagnaient leurs villes, et nous pouvions alors attendre calmement l'automne en profitant d'une saison chaude encore longue. Nous avons du temps et de l'espace, rien que pour nous. Jusqu'à la fin du mois d'octobre, on pouvait compter sur seize degrés minimum, vingt-sept maximum, une mer calme et des plages désertes. On distinguait seulement cinq catégories de bruits : l'eau contre les rochers, l'eau contre les coques, les moteurs des bateaux, les cris des oiseaux et quelques voix humaines. Nous avons repris les balades en mer avec papa. Quand l'hôtel tournait à plein régime, nous n'en faisons presque jamais. Le soir, il invitait des amis à dîner

aux tables restées libres dans le restaurant et, dans l'après-midi, Caterina et moi remplissions des paniers de mûres le long du chemin qui menait à la plage des Cannelle.

Ce jour-là, contrairement à d'habitude, l'atmosphère était lourde, chargée de brume et de sirocco. Depuis le port, on parvenait à peine à distinguer au loin les contours du mont Argentario¹, ce dinosaure entouré de son souffle collant. À mon retour, j'avais raconté à qui voulait l'entendre que j'avais vu de merveilleux dauphins. On s'était extasié avec moi, mais j'avais bien compris que c'était simplement pour me faire plaisir. Voir des dauphins à l'île du Giglio n'avait rien d'exceptionnel. Le soir venu, j'avais décidé que je ne voulais plus entendre ces expressions de feinte surprise. J'allais garder mon enchantement pour moi.

Du reste, tous étaient focalisés sur *la nouvelle*. La rumeur avait été officiellement confirmée :

1. Commune de la province de Grosseto, sur la côte toscane, située sur une presqu'île formée d'un promontoire montagneux. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

d'ici quelques jours, Franco Freda et Giovanni Ventura, les deux néofascistes accusés d'être les exécutants du massacre de la piazza Fontana¹, arriveraient sur l'île en exil politique. Un fait dont aujourd'hui personne ne se souvient, qui n'apparaît même pas dans les documentations les plus fournies, dans les reconstitutions chronologiques du procès ou dans les ouvrages qui font état des rebondissements judiciaires liés à l'attentat de 1969, à Milan.

Et pourtant, à l'époque, l'envoi en exil de Freda et Ventura et les protestations qui s'ensuivirent n'ébranlèrent pas seulement le calme de l'île, mais remplirent les unes des quotidiens, amorcèrent une nouvelle étape dans la procédure judiciaire, et finirent par engendrer les seuls

1. Attentat à la bombe qui s'est produit le 12 décembre 1969, à Milan, souvent considéré comme l'événement qui marque le début des années de plomb (période qui s'étend jusqu'aux années 1980, caractérisée par de nombreux actes terroristes), en Italie.

condamnés d'une affaire qui s'est conclue, trente-cinq ans plus tard, sans coupables¹.

Sept années s'étaient écoulées depuis les bombes de la Banca dell'Agricoltura et, depuis, on pouvait dénombrer plusieurs arrestations suivies de remises en liberté, la mort prématurée de douze témoins, la disparition de pièces à conviction, trois magistrats instructeurs différents, deux gouvernements, une tentative de coup d'État, et deux autres attentats. La dette de l'État vis-à-vis de la justice commençait à s'alourdir de façon suspecte.

La coordination des actions de protestation fut spontanément confiée à notre mère, Elena. C'était la plus pugnace, la plus informée, c'est elle qui avait fait naître dans l'île une conscience politique et s'était chargée ensuite de l'insuffler

1. En 2005, la responsabilité de Franco Freda et Giovanni Ventura dans l'organisation de l'attentat de la piazza Fontana fut confirmée. Mais la sentence n'eut qu'une valeur de condamnation morale et historique, car les deux accusés avaient déjà été irrévocablement acquittés en appel, en 1987, faute de preuves. Les manifestants de l'île du Giglio, en revanche, furent condamnés.

au plus grand nombre. Jusqu'en 1968, elle avait vécu à Bologne, où elle avait milité dans des comités d'étudiants et fait partie du groupe qui allait ensuite fonder Radio Alice¹. Elle avait étudié l'économie, et entamé, à vingt-quatre ans, un doctorat sur le concept marxiste de l'argent comme pouvoir aliéné de l'humanité. Elle avait ensuite rencontré Vittorio, mon père, qui, lui, finissait ses études vétérinaires. Il avait alors vingt-sept ans et avait passé ses dernières années à flâner d'une ville universitaire à l'autre, en quête des examens les plus faciles. Ma mère l'avait aidé à écrire sa thèse bien qu'elle ne maîtrisât pas du tout son sujet (« Modifications comportementales du cheval de course dues à l'utilisation de bridons sans embouchures »). Dès qu'ils eurent terminé leurs examens, ils avaient fêté ça avec leurs amis avant de quitter Bologne et de partir en vacances sur l'île du Giglio. Ils étaient arrivés un soir de mai, accueillis par le parfum des genêts. L'idée était d'y passer deux jours, mais ils y restèrent cinq journées

1. Radio pirate créée à la fin des années 1970 et qui diffusait ses programmes à Bologne.

supplémentaires. Au moment du départ, ils avaient entendu le propriétaire de l'hôtel dans lequel ils logeaient, le San Lorenzo, dire qu'il cherchait un repreneur pour son établissement. Il souhaitait rejoindre définitivement sa famille à Livourne, étant donné qu'aucun de ses enfants n'avait l'intention de reprendre l'affaire, et qu'il en avait assez, pour sa part, de rester là tout seul. Mon père, avec cet instinct téméraire qui lui a toujours réussi, avait saisi l'opportunité sans même en parler à ma mère. Il lui avait suffi de regarder par la fenêtre du salon et de voir la pointe du récif de la Gabbianara, la mer, et un citronnier chargé de ses fruits. En à peine trois jours, il avait signé le contrat. Quelques semaines plus tard, ma mère avait découvert qu'elle était enceinte. Elle était alors rentrée à Bologne afin d'organiser le déménagement de ses quelques affaires et avait annoncé à chaque ami qu'elle saluait : « Je vais vivre sur une petite île, et j'attends un enfant. Si c'est un garçon je l'appellerai Arturo¹. » Plus elle

1. En hommage au héros du roman d'Elsa Morante, *L'Île d'Arturo* (1957; Gallimard, 1963).

décelait de l'incrédulité dans les yeux de ses interlocuteurs et plus elle se sentait heureuse.

Elle allait passer douze années de sa vie sur l'île du Giglio. Elle avait abandonné sa thèse, l'idée d'obtenir une bourse d'études dans une université allemande, ainsi que les cercles des jeunes communistes, et s'était retrouvée à gérer un hôtel et à faire la cuisine. Elle avait découvert qu'elle en était capable et accepté cette mission ingrate, car il n'y avait personne d'autre pour le faire. Ce n'était pas son genre de se dérober devant ses responsabilités. Au cours de cet été 1976, elle avait trente-trois ans. Elle était grande, rousse, et des taches de rousseur constellaient son visage et son corps. Ses yeux avaient cette couleur marron brûlé qui va souvent de pair avec les chevelures flamboyantes. Elle était d'une beauté sauvage et féline. Certains la surnommaient la Lionne, mais tous finirent par l'appeler la Rouge, pour ses cheveux, et surtout pour ses idées politiques. La Rouge, il était plus facile de la craindre que de l'aimer.

Mon père, que rien n'effrayait à cette époque, l'avait toutefois choisie plutôt pour son physique

que pour autre chose. Cette douleur latente dans le regard de ma mère, qui avait fait fuir tant de garçons, n'avait pas fait peur à Vittorio, il n'avait tout simplement pas su la déceler.

La Rouge avait convoqué à vingt et une heures, dans la véranda de l'hôtel San Lorenzo, une réunion plénière ouverte aux habitants et aux touristes. Elle avait fermé les cuisines, annulé le service du soir, remboursé ceux qui avaient pris une pension complète et arrangé les chaises comme pour un meeting. Certains s'étaient plaints, mais la plupart des clients étaient tout disposés à participer. Elle pensait accueillir une quarantaine de personnes maximum – les gens du conseil municipal et quelques rares passionnés de politique. Pourtant, à vingt heures quarante-cinq, il n'y avait déjà plus de places assises, pas même sur les tables poussées dans un coin, et ils avaient dû se déplacer dehors. On comptait au moins deux cents présents.

Avec Caterina, nous faisons des rondes autour du rassemblement, à deux sur un vélo, moi debout derrière elle, les mains sur ses épaules. À nos côtés, il y avait Irma, le setter